

Dementsprechend beschäftigt sie sich mit allen "Widerständen", die Augustus bis zu seinem Tode überwand. Dadurch ist ihre Untersuchung aber genauso auf die Person des ersten Princeps konzentriert, wie sie es der bisherigen wissenschaftlichen Literatur vorwirft. Gerade in Deutschland hat es in den letzten Jahrzehnten eine intensive Diskussion um "Widerstand" und dessen verschiedene Formen gegeben – allerdings am Beispiel der jüngsten deutschen Geschichte. Das dort entwickelte Instrumentarium hätte vielleicht die Möglichkeit geboten, zumindest in einer abschließenden systematischen Strukturanalyse die unterschiedlichen Gruppen, die Widerstand leisteten, deren Ziele und Vorgehensweise zu analysieren. Auf diese Weise hätten sich die verstreuten Einzelnachrichten, die jenseits der Mauer der augusteischen Selbstdarstellung z. B. bei Sueton oder den Fachschriftstellern erhalten blieben, möglicherweise als die Spitzen von Eisbergen herausgestellt und man hätte größere Widerstandsgruppen herausarbeiten und charakterisieren können. Thema hätten dann allerdings statt des Konkurrenten Antonius oder der präsumptiven Nachfolger wie Tiberius oder Drusus z.B. die Veteranen Caesars sein müssen, die Antonius und Octavian vor Brundisium zum Friedensschluß drängten. Oder man hätte sich intensiver mit einem Senator wie M. Antistius Labeo beschäftigen müssen, der Augustus immer wieder mit seinen ironischen bonmots bloßstellte und ihn bei der *lectio senatus* von 18 v. Chr. mit seinen eigenen Waffen schlug, indem er streng legalistisch argumentierend den Triumvirn M. Lepidus auf die Liste des neuen Senats setzte, der doch im neuen *saeculum* nur aus *virii boni (et locupletes)* bestehen sollte. Vielleicht hätte man dann auch dem Instrumentarium, mit dem Augustus seine Herrschaft absicherte, neue Seiten abgewinnen können und nicht nur hinter jeder Erneute einen von Augustus mit "popularen" Methoden organisierten Pressionsversuch gegen die traditionelle Oberschicht vermuten müssen (S. 114 ff.). Die Autorin lehnt freilich schon den Begriff der Opposition ab, denn der « ist modern » (S. 21). Ihre Bilanz aber beginnt sie mit dem Satz : « Augustus, 'Rettung des Staates' hatte im Laufe der Zeit die Form einer faktisch absoluten Erbmonarchie mit unverkennbar totalitären Zügen angenommen » (S. 205). Sind das antike Begriffe ?

Rudolf HAENSCH

Ulrich SCHMITZER, *Velleius Paterculus und das Interesse an der Geschichte im Zeitalter des Tiberius*. Heidelberg, Universitätsverlag Carl Winter, 2000. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 346 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN. N.F., 2. Reihe, 107). Prix : 39,89 € ISBN 3-8253-1033-7.

Le titre de ce volume annonce bien son double propos : envisager l'écriture de l'histoire par Velleius Paterculus en tant que telle mais aussi dans le contexte contemporain, dans l'optique d'une réhabilitation, montrer que les qualités stylistiques n'excluent pas les mérites de l'historien. À la limite de la cuistrerie dans l'expression (une prédilection pour les termes savants, parfois même obscurs, que des vocables plus simples auraient avantageusement remplacés; un amour immodéré et agaçant pour le terme paradigme - mais peut-être cette affectation compense-t-elle, volontairement ou non, le mépris dans lequel le style de Velleius a longtemps été tenu?), l'ouvrage est si strictement structuré qu'il comprend 10 parties (et trois transitions),

c'est-à-dire qu'il n'est pas mené selon une démonstration déroulée au fil de chapitres mais qu'il livre une suite de développements indépendants les uns des autres, même s'ils concourent tous à l'argumentation globale et si les thèmes se recourent. Est ainsi associée une organisation chronologique, décalquant celle de l'œuvre de Velleius donc aboutissant au règne de Tibère, à des chapitres approfondissant des notions, le suicide, la *Fortuna*, à l'image encore des digressions parfois reprochées à Velleius. L'auteur semble avoir fait preuve d'une grande subtilité en se réappropriant les procédés reprochés à Velleius pour démontrer l'inanité de ces blâmes. L'impression première d'extrême éparpillement est corrigée quand on s'aperçoit qu'en fait la première partie (p. 9-36) constitue l'introduction, où sont exposés les jugements antérieurs sur Velleius, ses bribes connues de sa biographie, les objectifs. C'est là qu'on comprend que la démonstration va s'appuyer de façon privilégiée sur certains passages (l'époque gracquienne, celle de César, le désastre de Varus, Séjan) et que le point de vue général est que l'histoire s'organise autour de destins individuels, ce qui justifie l'abondance des portraits, alors que les discours sont absents car contraires à l'idéal de la *brevitas*. Dès la tentative pour reconstituer le prologue perdu et interpréter les fragments subsistants de la partie grecque, la stratégie narrative de Velleius est mise en valeur : organiser le récit de sorte à établir toujours un parallèle avec une situation ou un cas de figure connu ou vécu par les contemporains (le suicide de Codrus semblable à une *devotio* romaine ; Hercule et Oreste mis en relation avec les Julio-Claudiens, selon l'habitude commune de se rattacher à des ancêtres lointains et mythiques) ; mettre toujours en évidence que la coupure dans l'histoire s'établit à l'avènement de Tibère. Ce postulat, qui valut à Velleius tant d'accusations de flagornerie et de basse propagande, s'inscrit en fait dans une mise en perspective selon laquelle la période noire des luttes civiles, mue de la République vers le Principat, ne prit fin qu'à ce moment. Tibère est magnifié d'abord parée qu'il est toujours défini par rapport à Auguste dont il est l'héritier doublement légitime, par adoption et parce que la *gens Claudia* revendique des ancêtres aussi prestigieux que ceux de la *gens Iulia* (Latinus, grand-père de Romulus, est aussi fils d'Ulysse et de Circé, donc frère de Télégone, ancêtre mythique de la *gens Claudia* ; voir le programme sculptural de la grotte de Sperlonga) ; ensuite parce que Velleius n'oublie jamais le propos didactique destiné à Vinicius qu'il apostrophe personnellement régulièrement et dont il souhaite orienter la carrière. Contrairement à ce qu'aurait pu faire craindre le ton prétentieux des titres, le texte même est clair, l'argumentation explicite, les renvois aux sources précis (30 p. de bibliographie ; une indexation un peu sommaire sauf pour les références documentaires). À des développements classiques : le suicide comme acte de bravoure accompli par les Romains dignes de ce nom, seuls les non-Romains étant exclus de cette réhabilitation par la mort volontaire, se juxtaposent des passages plus originaux : l'analyse du morceau de bravoure qu'est le désastre de Varus comme un récit versifié, poème dont les protagonistes sont décrits en miroir et sur lequel Velleius s'attarde d'autant plus que, outre l'intérêt que la catastrophe suscite chez cet officier qui a connu des témoins visuels, le parallèle avec la défaite de Crassus contre les Parthes lui permet d'exalter indirectement la réussite de Tibère comme chef militaire ayant effacé cet affront. Une fois acceptés les tics de vocabulaire et de présentation, l'ouvrage s'avère convaincant dans la démonstration de la rigueur et de

la subtilité de Velleius Paterculus dont on garde l'image d'un auteur non pas brouillon et disert mais attachant et original. Une réhabilitation réussie.

Monique DONDIN-PAYRE

Alan K. BOWMAN, Peter GARNSEY & Dominic RATHBONE (Ed.), *The Cambridge Ancient History*. Second Edition. Volume XI. *The High Empire, AD 70-192*. Cambridge, University Press, 2000. 1 vol. 16 x 24 cm, XXI-1222 p., 8 fig., 11 cartes. Prix : 95 £. ISBN 0-521-26335-2.

La seconde édition de la *Cambridge Ancient History* parvient presque à son terme. Intéressant l'ordre des siècles, le dernier tome (XIII) concernant les années 337-425 était paru en 1998 (voir *AC*, 68, 1999, p. 560-561), avant les tomes XI et XII. Ce douzième est toujours attendu pour combler la période 193-336. Aujourd'hui nous disposons de celui qui traite du « Haut-Empire » des Flaviens aux Antonins. La première partie est chronologique et événementielle. M. Griffin dont la monographie sur Néron a été plusieurs fois rééditée traite en deux chapitres des Flaviens (p. 1-83) et des règnes de Nerva et Trajan (p. 84-131). C'est à A.R. Birley (p. 132-194) qu'il revint de consacrer un chapitre très détaillé aux années d'Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle et Commode, lui qui est un des meilleurs connaisseurs de cette période et dont les biographies de Marc-Aurèle, et plus récemment, d'Hadrien, font autorité. La seconde partie du volume, en quatre chapitres tous dus à la plume de W. Eck, est intitulée « Government and Civil Administration » (p. 195-292). Le chercheur allemand dont les travaux sur l'administration centrale de l'Empire et l'ordre sénatorial sont bien connus, propose comme premier point de vue, l'empereur lui-même et les conceptions du pouvoir, ainsi que le rôle du *consilium*, puis le Sénat dont c'est l'époque d'un grand renouveau tant géographique que familial, et d'un prestige particulier, ensuite le développement de l'ordre équestre, et enfin le fonctionnement de l'administration des provinces et des finances. La troisième partie est consacrée à l'empire : les frontières par C.R. Whitaker (p. 293-319), l'armée par M. Hassall (p. 320-343) et les institutions locales et provinciales traitées de manière synthétique par H. Galsterer (p. 344-360), tandis que B.D. Shaw envisage « Rebels and Outsiders » (p. 361-403) dans lequel on trouvera discutés aussi, par exemple, les notions de colonie, de municipes, de droit latin, d'octroi de la citoyenneté et de port des *tria nomina*, ce que le titre ne laissait pas vraiment présager. Il contient aussi (p. 372) quelques clichés plutôt dépassés sur « a singular lack of municipal development » dans les régions du nord de la Gaule, des Germanies et de Bretagne. Quand on rappellera le nombre de colonies et municipes que comptent la Germanie inférieure (5 sur 6 unités territoriales) et la Germanie supérieure (8 ou 9 au moins sur 16 à 18 cités) malgré une période de développement plus brève (entre Domitien et Caracalla), on s'étonnera du propos. Quant aux phénomènes de « rejet » de la romanité à l'intérieur même de l'empire, de la part des Germains notamment, ils nous semblent appeler aussi certaines réserves. La quatrième partie décrit Rome et l'Italie, d'abord, par N. Purcell (p. 404-443) ; puis les provinces regroupées en régions, souvent exposées assez rapidement : la péninsule ibérique (G. Alföldy, à qui, par ailleurs, on doit en particulier la réédition du *CIL* des Espagnes, p. 444-461), les Gaules (Chr. Goudi-